

XYZ. La revue de la nouvelle

Le vilain petit diable

Guy Genest



Numéro 109, printemps 2012

Foutaises : de l'importance de ce qui est vain

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65920ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Genest, G. (2012). Le vilain petit diable. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (109), 27–32.

Le vilain petit diable

Guy Genest

UN SOIR D'HIVER, à Cracovie, j'ai vu le diable dans une vitrine.

Je m'étais aventuré dans cette ville inconnue, seul, à pied, sans plan ni guide, car il n'existe pas de meilleur moyen de découvrir l'intimité, la vie réelle d'une cité étrangère. C'est ainsi qu'à la tombée de la nuit, je me suis retrouvé errant dans les rues sans joie d'un faubourg ouvrier.

Je suivais depuis quelques minutes le tracé capricieux d'une rue sombre et étroite, quand je l'ai aperçu tout à coup : dans la mauvaise lumière d'une vitrine désuète, il s'affairait à ordonner les maigres étalages d'un magasin d'État comme oublié là, incongru, unique pôle d'attraction parmi le défilé de façades noires et luisantes.

Au premier regard, il avait l'air de n'importe qui quand on vieillit et qu'on a longtemps mal vécu : plutôt petit, rata-tiné, le cheveu rare, l'air de devoir s'émietter au moindre choc. Son teint cireux semblait absorber la lumière jaune des méchantes ampoules qui composaient le chiche éclairage de la vitrine. C'était pourtant bel et bien le diable en personne qui s'exhibait, là, juste sous mes yeux.

Deux jeunes femmes exécutaient ses ordres, tandis qu'agité par une espèce de frénésie bizarre il ponctuait d'inaudibles paroles à grand renfort de gestes impérieux de ses mains minuscules. Il allait et venait sans cesse dans cet espace exigü, contraignant ses subalternes à se contorsionner pour lui livrer passage. On les sentait le craindre : elles hochaient la tête, baissaient les yeux, s'empressaient de replacer un mannequin à l'endroit exact où il se trouvait d'abord et qu'il avait jugé ne pas convenir l'instant d'avant — d'ailleurs, il hésitait encore, et les employées, dans une absurde chorégraphie, déplaçaient sans fin mannequin, escabeau et patère.

Il faisait froid, une fine poussière glacée glissait du ciel comme un frisson, mais je ne pouvais me résoudre à quitter 27

cet endroit sans avoir vu le résultat de cette grotesque agitation. De plus, j'éprouvais à l'endroit du petit tyran une aversion grandissante, qui confina bientôt à la haine pure : il maltraitait les deux jeunes femmes, les houspillait, les bousculait, jouissant basement du pouvoir que lui conférait l'autorité de son poste ; il représentait pour moi le mal incarné, lâche et malfaisant, et je n'arrivais pas à détacher de lui la morsure de mon regard. Au bout d'un moment, il a dû sentir le courant hostile que je dirigeais vers lui, car il s'est tourné vers la rue et ses yeux se sont fixés sur moi.

Ces yeux, à cause des fines gouttelettes qui constellaient les verres de mes lunettes, je ne les distinguais pas nettement, mais je les devinais petits et brûlant d'un feu malsain, comme des yeux de rat, et je pouvais sentir leur poids arrogant qui cherchait à m'écraser. Plein de dégoût et de colère, je soutenais cet odieux regard, bien résolu à sortir vainqueur du duel oculaire qui venait de s'engager.

Habitué sans doute à ce qu'on courbe devant lui ou à courber devant plus important que lui, cet affrontement inattendu l'a d'abord laissé indécis : ses lèvres ont remué, puis il a reculé imperceptiblement. Mais, tout de suite, il s'est repris, se figeant dans une espèce de garde-à-vous et se révélant un rude adversaire. Je n'osais pas bouger non plus, comme si le moindre mouvement de ma part devait constituer une défaite. Des gens passaient, dont les pas résonnaient derrière moi sur les pavés gelés, mais ni le vilain petit diable ni moi ne nous laissions distraire.

C'était un étrange combat, où ni lui ni moi n'avions l'avantage, lui mannequin du mal, moi statue du jugement, deux chiens de faïence, deux figures de cire — deux ennemis mortels, qui s'ignoraient totalement l'instant précédent.

Paralysées par la frayeur, les deux jeunes femmes attendaient le dénouement, assurées seulement que la marée de rage retenue que distillait le regard du petit monstre se déverserait bientôt sur elles, quelle que fût l'issue.

Cela n'a pas mis de temps à venir, d'ailleurs, mon adversaire craquant tout à coup de la façon la plus inattendue : il

s'est retourné et a giflé violemment celle des deux employées qui se trouvait le plus près de lui, une blonde exsangue, déjà fanée à vingt ans, qui a encaissé le coup sans se rebeller. Cela m'a mis hors de moi. Je me suis approché de la vitrine, que j'ai commencé à marteler du poing.

Dans un mouvement de panique, le hideux petit bonhomme a fait sortir les deux femmes par une porte étroite aménagée dans le faux mur, puis, à ma stupéfaction, il m'a adressé une série de courbettes obséquieuses tout en reculant, pour finalement disparaître à son tour. Quelques secondes plus tard, les lumières se sont éteintes et je me suis retrouvé seul dans la rue glaciale. À la colère et au dégoût qui bouillonnaient encore en moi est venu se mêler le sentiment d'une obscure défaite. Dépité et transi, je me suis empressé vers le plus proche café.

L'endroit où j'ai pénétré n'était guère accueillant : quelques ampoules nues suspendues à des fils tenaient lieu d'éclairage et accentuaient l'effet déprimant des murs verdâtres et du mauvais rideau qui masquait la partie inférieure de la vitrine ; mais, après le froid et l'humidité de la rue, la délicieuse tiédeur qui y régnait m'a comblé d'aise.

Machinalement, j'ai suspendu ma casquette et mon manteau à un crochet près de la porte, puis j'ai choisi une table tranquille au fond de la salle, à l'écart d'un groupe d'ouvriers qui buvaient et discutaient à voix basse et qui, après m'avoir un instant considéré avec méfiance, ont repris leur conversation sans plus s'occuper de moi.

J'ai commandé une bouteille de Zywiec, l'excellente bière polonaise, et, tout en essuyant mes lunettes, je me suis mis à repenser, non sans amertume, à ma ridicule mésaventure.

Je m'en voulais d'avoir cédé à mes sentiments, de m'être laissé emporter, de m'être mêlé de ce qui ne me regardait pas. Si je m'étais tout à l'heure conduit comme un Don Quichotte dérisoire, je n'étais maintenant plus qu'un Sancho piteux dont le bon sens déplorait le zèle exalté de son maître.

Je ressassais ces tristes considérations depuis une dizaine de minutes quand, jetant distraitement un coup d'œil devant moi, 29

j'ai avisé une tête qui dépassait du rideau de la vitrine et qui regardait dans ma direction. Malgré la toque d'astrakan qui cachait front et oreilles, j'ai tout de suite reconnu le visage chafouin de l'étagiste. Apparemment indécis, il scrutait la salle. Je songeais que nos rôles se trouvaient ironiquement inversés et m'apprêtais à soutenir un nouveau duel, mais la tête a disparu.

Quelques secondes plus tard, la porte s'ouvrait et livrait passage à mon diable... et à la jeune femme blonde !

Dans cet autre décor, ils m'ont paru tous deux si gauches, si pitoyables que, s'il avait subsisté en moi un peu de haine, elle se serait évanouie à cet instant, chassée par le démon de la curiosité. Je restais malgré tout sur mes gardes, dans l'hypothèse d'un nouvel affrontement toujours possible, mais ils ne m'ont pas vu, ou, plus exactement, sans ma casquette ni mon manteau, pas reconnu. Comme je l'avais fait moi-même, ils ont suspendu leurs manteaux à des crochets et se sont installés à une table à l'écart des autres consommateurs.

Le vieil homme semblait penaud. La jeune femme, quant à elle, paraissait bouleversée par les récents événements : l'empreinte des doigts du vieux restait nettement visible sur sa joue pâle et ses paupières rougies étaient gonflées. Ils ont commandé du thé et attendu qu'on les serve sans échanger une parole.

Quand on leur a apporté les breuvages fumants, l'homme a ignoré sa tasse, mais la blonde a bu quelques courtes gorgées brûlantes et a aussitôt paru rassérénée. Comme s'il n'avait attendu que cela, mon diable a pris la parole.

J'étais trop loin d'eux pour distinguer les mots qu'il prononçait, mais il était évident qu'il s'excusait, expliquait, demandait pardon. Sa compagne semblait accepter ses raisons sans discussion.

Que pouvait-il lui dire exactement ? Il affectait une mine pathétique, mettait à débiter ses jérémiades une fièvre outrancière, presque comique, mais à voix si basse, si discrète que pas la moindre bribe de ce tumulte verbal ne parvenait jusqu'à mon oreille. Et pourtant, pourtant, j'aurais tout donné

À la fin, incapable de tenir davantage, j'ai décidé de jouer d'audace : mon verre à la main, j'ai déménagé à une table voisine de la leur, d'où je pourrais entendre leur conversation. Je me suis assis de profil, de façon à pouvoir feindre de m'absorber dans la contemplation d'un chromo suspendu au mur derrière la table que je venais de quitter. Il ne me restait plus qu'à écouter, mais, à cause de mon intrusion dans leur espace intime, le vieux s'était tu. Je le sentais qui m'examinait, qui hésitait, qui cherchait à comprendre. Enfin, au bout d'un moment, sans doute satisfait et rassuré par tant de belle application de ma part à observer une mauvaise peinture dont il ne soupçonnait sûrement pas la médiocrité et le mauvais goût, il a recommencé à égrener son chapelet d'excuses et de lamentations.

Bien sûr, il l'avait frappée — « Pardonne-moi, mon enfant » —, mais c'était bien lui le plus à plaindre, lui qu'un inspecteur des magasins d'État — « Qui d'autre ? » — avait longuement dévisagé et vertement semoncé en pleine rue, lui qui devait bientôt prendre sa retraite et qui, d'ici là, terrible coup du sort, connaîtrait certainement les pires embêtements — « Pardonne-moi, mon enfant, mais c'était bien assez pour perdre la tête ! » — et blablabla... Il était intarissable. La jeune femme le laissait dire, se contentant, à des intervalles réguliers de mécanique, de souffler des « oui-oui » presque inaudibles.

Ainsi donc il m'avait pris pour un inspecteur des magasins d'État. Quelle sinistre farce !

Évidemment, cela expliquait qu'il eût perdu les pédales et pour ainsi dire échappé cette gifle qui m'avait mis hors de moi ; cela expliquait aussi les courbettes et, maintenant, l'affolement qui faisait se bousculer les mots dans sa bouche. Pourtant, cet éclairage nouveau jeté sur les faits ne parvenait pas à le rendre excusable à mes yeux ; au contraire, je sentais remonter en moi la même colère, la même indignation que tout à l'heure.

L'abominable petit vieux ! Il appartenait à cette catégorie d'individus cruels et lâches à qui l'on confie très souvent les 31

postes de basse responsabilité et qui les remplissent avec zèle, c'est-à-dire en outrepassant leurs droits et leurs devoirs, en abusant de leurs subalternes et en les humiliant, pleins d'eux-mêmes et de leur importance, mais mourant de peur et prêts à se prosterner devant la moindre autorité. Il tentait de se concilier la jeune femme, lui promettait des égards et des faveurs qu'il affirmait s'être toujours refusé à accorder à qui que ce fût dans l'exercice de ses fonctions, mais, n'est-ce pas ? il n'avait jamais frappé quelqu'un auparavant, non, il avait fallu ce diable d'inspecteur pour qu'il s'affole au point de poser un geste aussi absolument déplorable — « Pardonne-moi, je t'en conjure ! » — et blablabla...

Ça a été plus fort que moi : je me suis retourné et je l'ai dévisagé à bout portant.

Étonné, vaguement inquiet, il me regardait, souriant servilement et attendant que je lui signifie ce que je voulais. Alors j'ai compris qu'il ne me reconnaissait pas, qu'il ne me reconnaîtrait jamais si je ne m'identifiais pas, qu'il n'avait retenu de moi que le souvenir d'une sombre silhouette surmontée d'une casquette et que mon visage lui restait tout à fait étranger. Et moi, moi que la haine et le mépris avaient aveuglé, j'ai enfin vu qu'il était myope, myope au point de ne pas distinguer grand-chose au-delà de trois pas, et je me suis rendu à l'évidence qu'il n'y avait jamais eu de duel entre nous que dans mon esprit — j'ai enfin mesuré la profondeur de ma bêtise.

Mortifié et honteux, je me suis dirigé vers la sortie.

Et j'ai entendu la jeune femme lui dire, la voix blanche : « Papa, c'est lui ! »

J'ai enfilé mon manteau et je me suis enfui, sans m'attarder au remue-ménage que j'entendais dans mon dos ni aux « Monsieur l'inspecteur ! » que me lançait, suppliant, le vilain petit diable.